



HAL
open science

Tristan Garcia, écrivain total – à propos de Âmes
Alexandre Gefen

► **To cite this version:**

Alexandre Gefen. Tristan Garcia, écrivain total – à propos de Âmes. *Analyse Opinion Critique*, 2019. halshs-02433847

HAL Id: halshs-02433847

<https://shs.hal.science/halshs-02433847>

Submitted on 28 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tristan Garcia, écrivain total – à propos de *Âmes*

Par [Alexandre Gefen](#)

Faire un tableau de la souffrance, non pour peindre en dorure l'extraordinaire des héros marquant légendes et Histoire, mais pour peindre en fresque l'histoire des oubliés, des désespérés, du misérable comme du glorieux, en somme de tout ce qui fut vivant. Avec son dernier ouvrage – premier volet d'une trilogie –, *Âmes*, Tristan Garcia engage cette ambitieuse entreprise avec une liberté temporelle et spatiale manifestant la volonté d'écrire une histoire totale du monde.

Tristan Garcia est un écrivain mégalomane et il faut s'en réjouir. Entré en littérature à 27 ans par une chronique âpre et incisive des années SIDA, *La Meilleur part des hommes*, fresque polyphonique du monde d'hier dans ses conflits idéologiques, l'écrivain a accumulé les projets les plus ambitieux sur fond d'une philosophie de la littérature aussi cohérente que singulière. Qu'on en juge : en 2010, *Mémoires de la jungle* tente insolemment d'enjamber la frontière linguistique nous séparant des animaux en inventant sur 300 pages le monologue intérieur, entre babyl et philosophie, d'un chimpanzé désespéré par son retour à la nature. *Les Cordelettes de Browser*, 2012, exploite aussi les ressources de la science-fiction pour penser l'être dans le temps : dans un monde situé aux confins de l'univers et à la fin des temps, quelque part entre Alain Damasio, Ray Bradbury et Antoine Volodine, des personnages, enfermés en eux-mêmes, sont réduits à revivre leurs passés jusqu'à qu'ils s'émancipent de l'éternité pour recouvrer leur humanité.

Faber, le destructeur, revient lui à la chronique sociale en peignant les « enfants de la classe moyenne d'un pays moyen d'Occident, deux générations après une guerre gagnée, une génération après une révolution ratée » pour s'intéresser à leur désillusion. Paru en 2015, 7, sous-titré « romans », habile montage de sept récits de genres variés, de la science-fiction au conte philosophique, passant du thème de la création à celui des vies antérieures, se veut à la fois une expérience narrative et une méditation ambitieuse sur le temps. S'y dessine le rêve d'un sauvetage universel qui hantera l'auteur d'*Âmes* : « il me sembla que l'univers entier se souvenait, que tous les hommes qui avaient existé un jour existaient encore, comme des flammes très faibles dans le feu plus puissant du présent, que les disparus, les morts, ceux dont personne ne s'était jamais remémoré les actes ne cesseraient jamais d'avoir été, même quand ils ne seraient plus rien ».

Capable de consacrer un recueil de nouvelles au monde du sport, ses miracles et ses défaites (*En l'absence de classement final*, Grand Prix de littérature sportive en 2012), Tristan Garcia, normalien et maître de conférence en philosophie, poursuit parallèlement une ambitieuse œuvre de réflexion, allant de la culture populaire à l'ontologie en passant par la réflexion politique. Auteur d'un magnifique essai sur *Six feet under*, « qui m'a appris à pleurer », et que l'essayiste compare à *À la Recherche du temps perdu*, Tristan Garcia y décèle un « nouveau réalisme empathique » dans lequel « le sens de leur vie d'individus n'est ni en eux ni hors d'eux, mais *entre eux* » en proposant la fresque d'un monde sans destin où le

réalisme « dissout tout résidu épique dans le romanesque humain » en perdant tout point de vue surplombant.

Mentionnons encore l'essai éblouissant qu'il a consacré à l'histoire de l'intensité en suivant les rêves ayant accompagné l'invention de l'électricité (*La vie intense : Une obsession moderne*, 2016) et la publication la même année d'un traité de philosophie politique, *Nous*, où le romancier-philosophe débusque la fragmentation individualiste des identités collectives, en observe le miroitement qui nous interdit d'accéder à un « nous de nous », en faisant fait du pronom l'espace où s'élabore même notre conscience du politique. Mais le grand œuvre de notre prodige, c'est assurément son traité de son essai de métaphysique, *Forme et objet. Un traité des choses*, paru en 2011 aux Presses Universitaires de France, qui le rattache au courant philosophique du « Nouveau réalisme ».

Contre la postmodernité, les « Nouveaux réalistes », affirment la consistance et la multiplicité du réel, en s'opposant au subjectivisme comme au constructivisme. Le monde contemporain serait affecté d'une « une épidémie de choses » et il s'agit de développer en réponse non « une pensée de l'accès aux choses » comme l'a fait précédemment la philosophie, mais une pensée de choses elles-mêmes – choses incluant au demeurant le possible, le virtuel, l'imaginaire, la pensée. Comme Markus Gabriel, Maurizio Ferraris et Graham Harman, Tristan Garcia y promeut une « ontologie plate » qui ne hiérarchise pas « les entités du monde autour de substance ou à, partir de principes transcendants, mais reconn[ait] une égale dignité ontologique à tout ce qui est individué », la comparaison étant faite avec les romans d'Éric Chevillard où « toutes les différences entre les choses, entre un atome, un mort, la rotondité d'un tronc d'arbre, une équipe de football, les lois de la gravitation ou une moitié du mot “ digne ” sont systématiquement reconduites à de simples différences d'identités susceptibles de variations ».

Long de 715 pages, ce premier tome d'un triptyque annoncé est un projet sans équivalent depuis la Légende des siècles de Victor Hugo.

C'est d'un tel égalitarisme existentiel et métaphysique que procède, *Âmes. Une histoire de la souffrance*, paru en janvier. Long de 715 pages, ce premier tome d'un triptyque annoncé est un projet sans équivalent depuis la *Légende des siècles* de Victor Hugo (1855-1876), dont Tristan Garcia reprend au demeurant l'organisation ternaire. Hugo voulait « exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique » et la « peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science ». Tristan Garcia exploite le savoir des biologistes, des préhistoriens, des anthropologues (une bibliographie nous est donnée en fin de volume) pour embrasser l'histoire de l'homme depuis ses ancêtres premiers, en remontant à la création même de la vie, il y a deux milliards d'années et en parcourant les premières étapes : le ver de terre « quelque part sous la mer, il y a 530 millions d'années », le premier mammifère, les néandertaliens, les hommes de *L'épopée de Gilgamesh* et ceux de *L'Iliade*, les premiers royaumes chinois, le monde indien, le Japon...

À chaque fois, Tristan Garcia augmente les mythologies dont il s'inspire, d'Homère aux grands cycles classiques chinois en passant par le Mahâbhârata sanskrit, de nouvelles histoires de souffrance et de domination. Le vers se déchire, le mammifère se fit dévorer par un prédateur, la jeune femme préhistorique est livrée à la bête, le premier roi de Summer ravagé par l'amertume et la maladie, le jeune homme aux yeux verts se noie au bout de son odyssée méditerranéenne sans parvenir à atteindre son but, les deux larrons crucifiés avec Jésus-Christ restent sceptiques fassent à la leçon du nazaréen, les pauvres restent les pauvres et les dominés les dominés.

La souffrance n'a pas attendu les temps du SIDA : elle constitue le terreau de la condition humaine et elle justifie le recours au mythe : l'idée, héritée de Hegel et relayée par Baudelaire, selon laquelle le genre épique, genre

de l'enfance de l'humanité, était un genre du passé étranger à la modernité se voit battue en brèche par l'exigence de faire le geste immense des vaincus et des misérables, dont l'oubli et le malheur se doivent d'être rédimés par un grand récit à la hauteur de leurs passions. Cette « légende des gueux », pour reprendre le titre de Marcel Schwob, vise à produire une épopée inédite, à la fois égalitaire, décentrée de l'Occident et même de l'homme : il faut refaire vivre par la fiction ces « hommes infâmes » que Michel Foucault avait ranimé par l'histoire.

Comme le philosophe des *Mots et les choses*, projetant dans son projet jamais abouti d' « archives de l'infamie », « j'ai voulu aussi que ces personnages soient eux-mêmes obscurs ; que rien ne les ait prédisposés pour un éclat quelconque, qu'ils n'aient été dotés d'aucune de ces grandeurs qui sont établies et reconnues – celles de la naissance, de la fortune, de la sainteté, de l'héroïsme ou du génie ; qu'ils appartiennent à ces milliards d'existences qui sont destinées à passer sans trace ; qu'il y ait dans leurs malheurs, dans leurs passions, dans ces amours et dans ces haines quelque chose de gris et d'ordinaire au regard de ce qu'on estime d'habitude digne d'être raconté », Tristan Garcia s'attache aux damnés de la terre et veut « re-raconter l'histoire mondiale, mais du point de vue de ceux qui sont faibles, prendre en compte tout ce qui vit et a vécu, pas seulement ceux qui ont laissé des traces dans l'histoire officielle ».

Tristan Garcia se démultiplie pour accéder à l'un, individualise pour faire communauté, écrit les déchirements pour rêver les solidarités.

Il s'agit alors pour le romancier de « renouer avec la confiance anthropologique dans les possibilités du récit » ajoute-t-il dans un entretien récent au *Monde* où il affirme son refus de la doxa d'une mort du roman avec la fin du textualisme. À l'opposé d'une littérature du soupçon qui déclarerait vaine et biaisée toute représentation littéraire, l'ensemble des ressources de la fiction, du conte à la légende en passant par la chronique sociale, sont mobilisées par Tristan Garcia pour opposer à l'état séparé du monde en régime ontologique pluraliste et en régime social individualiste des légendes rédemptrices qui retissent le désordre des affects et soumettent la polyphonie du sens à un intense désir de réconciliation, celui propre au mythe collectif.

Michel Houellebecq a, on le sait, fait de la souffrance universelle le grand thème de ses livres à grands coups de Schopenhauer : « Si vous ne parvenez pas à articuler votre souffrance dans une structure bien définie, vous êtes foutu » écrivait l'écrivain dans *Rester vivant*. Contre la souffrance, aux antipodes des choix esthétiques et des formes de consolation promises par l'auteur de *Sérotonine* – quelque chose qui ressemble à ce que Richard Rorty avait nommé la « solidarité par l'ironie » – Tristan Garcia avance d'autres réponses, recrée d'autres communautés, quitte à basculer dans la mystique. Les onze légendes qui font la trame d'*Âmes* s'organisent en un système explicité par un tableau à la fin du livre et rappelant en plus complexe le dispositif de métempsychose de 7 : quatre âmes, chacune nommée par une couleur, pèrègrinent d'identité en identité, de sublime en grotesque, revivifiant cette vieille lune du XIX^e siècle, la palingénésie.

Car face au malheur, face aux échecs inéluctables et à la mort qui conclut chaque légende, demeurent autant des instants de précaire partage que la croyance métaphysique un peu folle à l'unité des âmes et l'unicité du vivant, par-delà même les divisions entre espèces, entre être et non-être : « Pour l'âme supérieurement intelligente, tout ce qui vit ressemble à ce qui meurt, tout ce qui meurt à ce qui naît, tout ce qui n'existe pas à ce qui est, et tout ce qui existe au néant. Et inversement », se dit un personnage en méditant, comme dans une fiction de Borges, sur l'idée platonicienne de la métempsychose. Ainsi, à la toute fin du roman, d'un autre personnage, quelque peu dément, ayant pu échapper à sa condition de victime car « mort persuadé d'avoir été un seul et même esprit à travers plusieurs corps » : « si le malheur est de vivre toujours séparé », il meurt « heureux

du seul bonheur qu'espèrent ceux qui luttent contre la souffrance », celui « d'avoir divisé leur chair et multiplié leur âme ».

Telle n'est-elle pas au demeurant la vocation du romancier ? Comme Régis Jauffret dans ses *Microfictions*, comme Pascal Quignard à travers les innombrables vies de ses innombrables traités, ou comme, dans un genre très différent, Virginie Despentes dans le cycle de *Vernon Subutex* qui traverse les cercles de l'enfer de la relégation vers une humanité réunie, Tristan Garcia se démultiplie pour accéder à l'un, individualise pour faire communauté, écrit les déchirements pour rêver les solidarités. « Un chef-d'œuvre n'est rien d'autre, de ce point de vue, qu'un objet d'art qui, en représentant toujours le même monde, transforme la forme sous laquelle il nous apparaît » propose Tristan Garcia dans son *Traité des choses* : à lire *Âmes*, projet démesuré et admirable, dont la réussite ou l'échec esthétique importent finalement peu, c'est le grand récit de l'histoire de l'humanité qui se voit infléchi au bénéfice des invisibles, ses légendes victorieuses réécrites au profit des vaincus, ses choix irréconciliables réunis par la fiction, son intensité ouverte aux non-humains, ses traditions culturelles séparées rassemblées dans une synthèse syncrétique et une fraternité métaphysique. Qui a dit que la littérature française manquait de souffle et avait renoncé aux plus grandes ambitions ?

Tristan Garcia, *Âmes, Histoire de la souffrance I*, Collection Blanche, Gallimard, 10 janvier 2019, 720 pages.

Alexandre Gefen

Critique Littéraire, Directeur de recherche au CNRS - Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle